

@

Eugène GUILLEMET

LA MÉDECINE
et
LES MÉDECINS
EN CHINE

La médecine et les médecins en Chine

à partir de :

LA MÉDECINE ET LES MÉDECINS EN CHINE

par Eugène GUILLEMET (1873-1927)

Annales d'hygiène et de médecine coloniales, Paris, 1912, pages
152-175, 232-254.

Consultable en mode image [ici](#) sur le site BIUM.

Biographie [ici](#) sur 'Les photographes d'Asie'.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
octobre 2012

TABLE DES MATIÈRES

[La médecine chinoise](#). Antiquité de la médecine chinoise. Théorie médicale : Organes principaux. Canaux de communication. Pouls.

[Les médecins en Chine](#). Charlatans.

LA MÉDECINE CHINOISE

@

Quand on parcourt les vieux ouvrages sur la Chine, on est frappé par les éloges démesurés qu'on y trouve à chaque page : mœurs, institutions, administration, commerce, industrie, arts, sciences, etc., tout est vanté, magnifié. De telles appréciations s'expliquent aisément : lorsque, au XVII^e siècle, les premiers missionnaires vinrent en Chine, l'Europe était très loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. Par contre, l'Empire Céleste se trouvait à l'apogée de sa prospérité. Il était donc bien naturel que la civilisation qui s'offrit à leurs yeux excitât leur admiration et que les comparaisons qu'ils firent avec la nôtre, dans les relations qu'ils ont publiées, fussent souvent à l'avantage de la première.

La médecine chinoise qu'ils étudièrent à leur façon bénéficia tout naturellement de cet optimisme général ; mais, fait assez curieux, alors que presque tout ce qu'on a tant loué a aujourd'hui beaucoup perdu de son crédit, l'empirisme Céleste est resté sur son piédestal, non seulement dans l'esprit des Chinois modernes, mais encore chez bon nombre d'auteurs européens : je parle des auteurs sérieux, ayant longtemps vécu dans ce pays, et non de ces touristes de passage qui, n'ayant rien vu, rien compris, ont trouvé plus simple de tout ridiculiser en faisant des peintures avec des couleurs empruntées à leur propre imagination.

« Je puis affirmer, dit Dabry ¹, que j'ai vu, de mes yeux vu, des cures faites par les médecins chinois qui m'ont paru miraculeuses. Aussi, en présence des nombreux cas de guérison que j'ai pu constater, j'ai acquis la conviction profonde que, sous ce rapport, la science moderne aurait quelque chose à emprunter à l'antique civilisation chinoise. Il existe une source précieuse d'où peuvent

¹ Dabry, *La médecine chez les Chinois*, 1863.

La médecine et les médecins en Chine

sortir les découvertes utiles à notre humanité. Pourquoi attendre qu'elle disparaisse avant d'y avoir puisé ? Le voyageur qui marche la nuit éclairé par la lueur des astres profite de ce guide lumineux sans se préoccuper s'il vient de l'Orient ou de l'Occident. La science n'est-elle pas comme ce voyageur ? Toujours enveloppée de ténèbres, peut-elle avancer dans la recherche de la vérité sans reconnaître les phares qu'elle rencontre sur sa route ?

Un missionnaire érudit, sinologue distingué, le père Perny, a encore plus d'enthousiasme. Il demeure persuadé que c'est de l'Extrême-Orient que nous viendra la lumière.

« Le dépouillement de ces vastes herbiers, dit-il, est encore complètement à faire. Notre science médicale (si science médicale il y a) aurait surtout à y puiser à pleines mains. Ce serait pour l'humanité un service des plus signalés qui éclairerait et fixerait peut-être le flambeau, encore si faible et si incertain, de ce que nous appelons, en Europe, la science médicale.

Ailleurs, parlant de l'indifférence générale envers l'étude de la Chine qui fut le berceau de l'humanité :

« Où est le disciple d'Hippocrate et de Galien qui ait le courage de fouiller dans les originaux ?... Si les médecins d'Europe connaissaient comme nous les richesses qu'il y aurait à extraire des grandes encyclopédies chinoises, ils voudraient dans ce but se livrer avec une généreuse ardeur à l'étude de la langue chinoise.

Un lazariste, le père Huc, dont le livre, écrit avec esprit, généralement très exact dans ses jugements, est un monument où plus d'un étranger a puisé et puise encore des matériaux, n'est pas moins admiratif. Parlant des médecins chinois, il s'exprime ainsi :

« On les voit même traiter avec le plus grand succès des maladies qui dérouteraient la science de nos célèbres

La médecine et les médecins en Chine

Facultés. Il n'est pas de missionnaire qui, dans ses courses apostoliques, n'ait été témoin de quelque fait capable d'exciter sa surprise et son admiration...

Les appréciations que nous venons de citer émanent de personnes étrangères à la médecine, parlant évidemment de choses qu'elles ne connaissaient que d'une façon très superficielle, et c'est pourquoi les idées qu'elles ont exprimées sont entachées d'un optimisme excessif envers des notions plutôt rudimentaires. Notre camarade le Dr Matignon a pour elles beaucoup moins de tendresse :

« Une étude de la médecine chinoise, dit-il, même la plus élémentaire, est plus que suffisante pour nous convaincre que la Chine est pur excellence le pays de la routine. On rencontre encore fréquemment des gens qui croient à la Chine, à sa grandeur, à son intelligence, à sa civilisation. On voit même des Européens ayant, grâce à un long séjour au milieu des Jaunes, tellement pris leurs idées, s'étant à ce point chinoisés, qu'ils vantent la médecine chinoise et vous parlent de résultats surprenants, s'ils n'étaient stupides.

La médecine des Chinois est moins intelligente, moins scientifique que celle d'Hippocrate.

La littérature médicale est riche, les volumes, et les gros, sont nombreux, la bibliographie en est bien faite. Mais tous ces écrits n'ont aucun caractère d'originalité. Ils ne sont que les commentaires des œuvres des vieux maîtres, choses sacrées auxquelles personne n'ose toucher. Or ces maîtres sont contemporains de Machaon et Podalire, qui soignaient les blessés à la guerre de Troie.

Enfin, sans être aussi enthousiastes que les auteurs cités plus haut, le Dr Regnault, dans son livre, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites*, puis, plus récemment encore, MM. Perrot et Hurrier, dans leur *Matière médicale et pharmacopée sino-annamites*, se sont faits les chauds défenseurs de l'antique

La médecine et les médecins en Chine

pharmacopée Céleste.

Il y a lieu, en présence d'une telle divergence d'appréciation. de se demander ce qu'il faut penser de la médecine des Chinois, de leurs médecins et des guérisons miraculeuses qu'ils accomplissent chaque jour.

Les notes que j'ai recueillies au cours d'une expérience de près de trois années, en plein cœur de l'Empire Céleste, le nombre considérable de malades que j'ai vus, d'ordonnances qui m'ont été remises, les propos que m'ont tenus des médecins, soit en ville, soit dans les salles de l'hôpital, où ils étaient traités comme malades, les traductions d'ouvrages qui m'ont été faites par un vieux sinologue ¹, botaniste distingué, à qui nous devons la découverte de nombreuses plantes qui portent aujourd'hui son nom, les renseignements puisés auprès de personnes au courant des usages de ce pays, tout cet ensemble de faits qui ne peuvent être recueillis avec profit que dans la Chine elle-même, m'autorisera peut-être à émettre sur ce sujet une opinion qui, à défaut d'autre mérite, aura celui d'être étayée sur un nombre considérable d'observations.

Nous passerons successivement en revue dans ce travail la médecine, les médecins, et enfin les malades, dont la psychologie m'a paru assez curieuse.

Antiquité de la médecine chinoise

@

Les Chinois n'ont pas comme les Hindous et les Grecs, inventé une mythologie. Mais ils ont construit de toutes pièces une histoire fictive qui, commençant avec la création du monde, embrasse une période de 54.000 ans. Vient ensuite le règne de cinq personnages qu'ils appellent les Cinq Gouverneurs et qui représentent collectivement la première apparition des arts utiles, les rudes débuts de la civilisation humaine.

¹ M. Farges, des Missions étrangères.

La médecine et les médecins en Chine

Le premier enseigna la façon de construire les habitations ; le second fut le Prométhée chinois ; le troisième domestiqua les animaux et fut l'initiateur de la vie pastorale. Quant au quatrième, il introduisit le labourage. À celui-ci la postérité a donné le surnom de Chen-Long (divin laboureur), titre sous lequel il est adoré comme dieu de l'Agriculture, et c'est au temple élevé en son honneur, à Pékin, que chaque année le Fils du Ciel va labourer quelques sillons.

Chen-Long n'est pas seulement le dieu de l'Agriculture : il est aussi le père et le dieu de la Médecine. En même temps qu'il goûtait aux différents produits de la terre, il apprenait à distinguer les vertus particulières des plantes. Frappé de la diversité de leurs propriétés, il les étudia, les classa, et les réunit dans un livre qui est son œuvre (3218 av. J.-C.). L'ancêtre de tous les ouvrages médicaux est donc vieux de 5.000 ans.

Ce n'est pas seulement l'antiquité incontestable de l'herbier de Chen-Long qui lui a donné sa célébrité, c'est surtout la sagacité des remarques qui y sont consignées.

La chronique, qui explique tout, fait de ce précurseur, à l'origine, un génie qui, par compassion envers les pauvres humains souffrant de maux échappant à leur contrôle, prit une forme humaine. Pour mieux remplir sa mission de miséricorde, il naquit avec un estomac transparent qui lui permettait de s'assurer des vertus d'un grand nombre d'herbes et d'observer la façon dont certains aliments se transforment au cours de la digestion. Ce sont les résultats de telles observations qui se trouveraient consignés dans le traité qui porte son nom et que beaucoup de médecins regardent — sans doute parce qu'elle est la plus ancienne — comme la plus haute autorité sur les drogues.

L'herbier de Chen-Long s'est accru, peu à peu, dans la suite des temps. Plus de 500 ans plus tard, Houang-Ti fit recueillir soigneusement toutes les observations antérieures, et les groupa dans un ouvrage, le *Nuei-King*, qui, de même que les autres traités de médecine, a survécu à la destruction par le feu de

La médecine et les médecins en Chine

presque tous les livres, destruction ordonnée en 213 avant Jésus-Christ, par Tsin-Ki-Houang-Ti, de la dynastie des Tsin.

Plus tard, de nombreux mémoires furent encore publiés. On a pu en compter jusqu'à 800. Un des plus connus est le travail d'un médecin du nom de Houa-To qui vivait à l'époque dite des Trois-Royaumes (221-254 de notre ère). Enfin, vers le XVIe siècle, parut une véritable encyclopédie médicale de toutes les connaissances acquises, collection des observations faites depuis l'origine. Ce travail est connu sous le nom de *Pen-Tsao-Kang-Mou*, et sa rédaction n'a pas demandé moins de 40 années à son auteur, Li-Tche-Tchen. Il comprenait, à l'origine, plus de 50 volumes. Diverses éditions de ce livre ont paru depuis sa publication, et la plupart des traités qui sont entre les mains des médecins chinois ne sont que ces divers volumes ou des éditions abrégées ; on peut se les procurer avec la plus grande facilité. En dehors de ces livres classiques, il existe un nombre considérable de petites brochures, sorte de formulaires abrégés dont le titre le plus commun est : *Ce qu'il faut savoir en médecine*.

Théorie médicale

@

Dans ce pays de traditionalisme outré, où le cerveau, momifié depuis des siècles, a cessé tout effort, la durée indéfinie de la doctrine première ne nous apparaît que comme un phénomène normal. Les bases de la médecine sont encore ce qu'elles étaient il a 5.000 ans, et les siècles qui ont passé sur elles ne les ont pas entamées. Il n'existe pas dans notre pensée de leur accorder ici l'ampleur qu'elles revêtent dans les divers livres qui s'y rapportent ¹, et qui, du reste, ont déjà été traduits depuis longtemps. Un exposé sommaire suffira pour donner une idée exacte des théories bizarres dont s'accommode si

¹ Les principaux ouvrages à consulter sont : Boym, *Flora Sinica* (1643) ; Dopfer, *Histoire de la Chine* (1670) ; Cleyer, *Specimen medicine sinice* (1682) ; Du Halde, *Description de la Chine* (1736) ; Buchoz, *Collection des plantes médicinales de la Chine* (1780) ; Soubeyran et Dabry, *La matière médicale chez les Chinois* (1874).

La médecine et les médecins en Chine

bien la mentalité de ce peuple.

Suivant les Chinois, l'harmonie qui règne dans l'univers est la résultante de l'équilibre de deux forces contraires, l'une désignée sous le nom de yang, l'autre de yng ¹. Le corps humain n'échappe pas à cette loi générale : il subit, comme toute chose, l'influence de ces deux principes nécessaires à l'existence. Sont-ils en accord parfait ? C'est la santé. L'équilibre est-il rompu ? Ce sont les troubles, les désordres, les maladies. Le premier (*chaleur innée*) est le fluide exciteur, actif, qui tend toujours à monter ; le second, au contraire (*humide radical*), est le fluide modérateur, passif, qui tend toujours à descendre.

La chaleur vitale réside dans l'abdomen, le fluide passif dans le cerveau. Mais tous les deux circulent dans les diverses parties du corps, grâce au sang et à l'air (esprits vitaux) : ils empruntent pour cela la voie de douze canaux qui relient entre elles les douze sources de la vie.

Ce sont les battements produits par cette circulation en divers endroits du corps qui indiquent la source du mal (pouls). Le corps humain avec ses divers systèmes, artériel, veineux, musculaire, nerveux, peut être comparé à un luth dont les différentes parties rendent des sons différents. L'état des divers pouls, qui peuvent être comparés aux touches de cet instrument, fera connaître l'état et le degré de son altération.

¹ Il n'est pas possible de traduire ces deux mots. Le yang est le principe mâle actif, le yng le principe femelle passif. L'un est le principe lumineux, chaud, sec, positif ; l'autre est obscur, froid, humide, négatif. Le premier est le bon principe. l'autre présage les mauvais jours. L'un préside à l'année depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'été, l'autre pendant les six mois suivants. C'est un principe un dans son essence, double dans ses manifestations et ses successivités. Alternativement les générations, les lieux de la terre, les choses de la nature, les mois et les jours sont soumis à son influence.

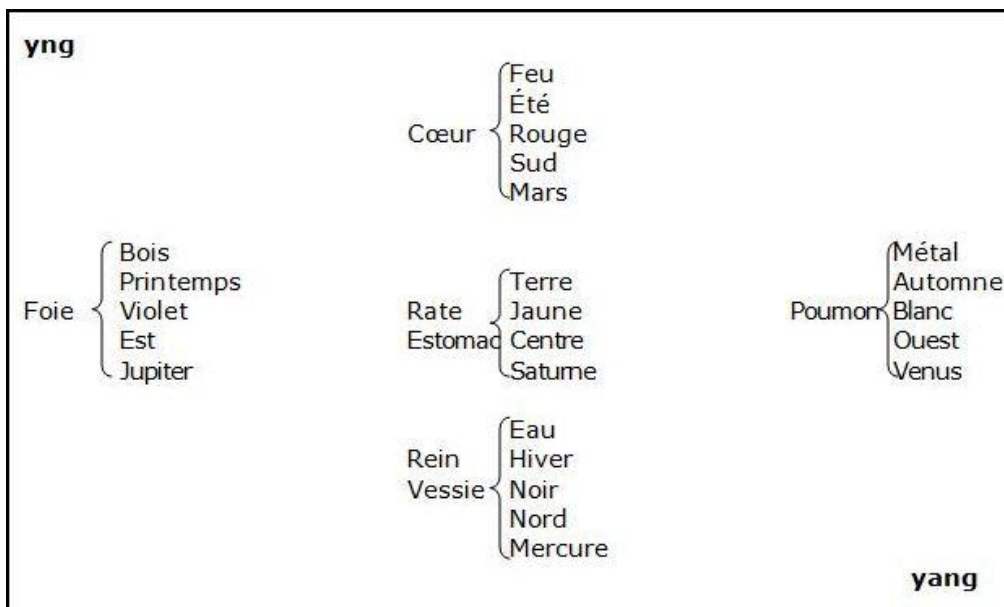
Les Chinois ont symbolisé cette conception dans une figuration qu'on trouve partout en Chine. Le yang et le yng rapprochés sur un même cercle et se pénétrant l'un l'autre forment le *Tai-ki*, c'est-à-dire ce qui est vaste, mais fini. Pour la tracer, un cercle étant dessiné, ou suppose dans le sens vertical un diamètre, et par le milieu de chacun de deux rayons dont il se compose, on décrit deux demi-circonférences, l'une en haut, l'autre en bas. Le cercle est ainsi divisé en deux parties égales qui se débordent l'une l'autre.

La médecine et les médecins en Chine

Organes principaux

Il y a cinq organes principaux : le cœur, le poumon, le rein, le foie, la rate ou l'estomac. Ces organes (dont les deux derniers semblent toujours associés de manière à n'en former qu'un seul) ont entre eux des liens de parenté ; ils ont des amis, des ennemis aussi. Il serait oiseux de chercher à comprendre ce que signifient toutes ces parentés, toutes ces amitiés, toutes ces inimitiés. Les médecins actuels l'ignorent complètement et se bornent à déclarer que c'est ainsi, puisque les anciens l'ont dit.

De plus, les divers organes correspondent à certains éléments, à des plantes, à des saisons, à des couleurs, etc. C'est ainsi que le cœur, qui est en même temps le fils et l'ami du foie, a pour frère l'intestin grêle et pour ennemi les reins. Il prédomine en été, se trouve soumis à la couleur rouge et à l'influence du feu ; il correspond à la planète Mars. La table ci-dessous résume ces conceptions :



Parlant de ce principe, que l'influence des éléments sur le corps humain est variable suivant les saisons et les époques de chaque saison, l'année médicale est différente de l'année lunaire ordinaire ; c'est pourquoi les médecins chinois se servent d'un calendrier spécial. L'année se divise en 4 saisons et 24 époques de 15 jours chacune.

La médecine et les médecins en Chine

Chaque saison a une action dominante sur un organe, l'automne sur le poumon, le printemps sur le foie, l'été sur le cœur, etc. ¹.

Canaux de communication

L'anatomie du corps humain n'est pas moins bizarre. Les organes communiquent par douze canaux principaux reliés entre eux obliquement ou transversalement par 23 rameaux qui distribuent également la chaleur innée et l'humide radical. Pour n'en citer qu'un des plus importants, voyons celui du poumon. Il commence au-dessus du sein, se rend au gros intestin, revient à l'estomac, au poumon, et, contournant l'aisselle, se termine à l'extrémité du pouce.

Ce système artériel ou veineux, inventé de toutes pièces, ne fait honneur qu'à la fertile imagination des Célestes. Il serait difficile qu'il en fût autrement, puisque le culte des morts interdit d'une façon formelle l'ouverture des cadavres et, par suite, la dissection et l'anatomie pratique.

Pouls

Il existe des règles aussi nombreuses que minutieuses pour l'examen du pouls. Il doit être pris en onze points différents qui correspondent à la radiale, à la cubitale, à la temporale, à l'auriculaire postérieure, à la région précordiale, à trois points

¹ Sans les avoir empruntées aux Chinois, il est intéressant de noter que nous nous avons eu les mêmes idées. Dans une thèse récente, soutenue à Paris, le Dr Rollet a fait très heureusement observer que l'astrologie faisait autrefois partie des données élémentaires de la physiologie, qu'elle était le fondement banal de la thérapeutique et de l'hygiène. Si l'on ouvre un livre d'heures du règne de Louis XI, on est tout étonné d'y voir, à côté d'une figure anatomique représentant le corps humain ouvert de manière à mettre à découvert les viscères auxquels se rendent les planètes correspondantes, des préceptes sanitaires qui donnent une idée de la science médico-astrologique du moyen âge. On y voit parallèlement l'étroite union, par les quatre éléments, de l'organisme humain avec les saisons. Chaque tempérament doit être saigné trois fois par an, avec des intervalles de quatre mois : le cholérique en mars, juillet, novembre ; le sanguin en janvier, mai, septembre ; le flegmatique en février, juin et octobre ; le mélancolique en avril, août, décembre. Ce livre d'heure atteste bien que l'astrologie médicale était officielle, puisque aucun livre ne pouvait s'imprimer sans l'autorisation du roi.

La médecine et les médecins en Chine

aortiques sur l'abdomen, à la tibiale postérieure, à la pédieuse et à la plantaire externe. Le pouls radial est le plus fréquemment pris.

Chacun de ces points a un nom spécial : ville des vents, limite des sources, espace rouge, porte des esprits, etc.

Ce chapitre, extrêmement long et confus, est, au point de vue chinois, l'essence de la science médicale.

Aussi les auteurs s'y attardent-ils avec complaisance. Le médecin doit connaître les 24 types de pouls principaux, les 7 pouls externes, les 8 pouls internes, les 9 pouls des grandes voies de communication, ainsi que les 29 pouls dont le diagnostic est mortel, le pouls superficiel de la peau, moyen du sang et des nerfs, profond de ses os. Il doit savoir distinguer le pouls correspondant à chaque organe et le changement qu'y apporte la maison, l'année, le mois, etc.

Le pouls variant suivant la pression, suivant qu'il est examiné à l'annulaire, au médius ou à l'index, suivant qu'il s'agit de la main droite ou de la main gauche, suivant le sexe ou les divers âges de la vie de chaque sexe, suivant l'organe auquel il correspond, l'année, la saison ou le mois, suivant qu'il est naturel ou étranger, on comprend quel épouvantable casse-tête serait pour un étudiant européen cette extraordinaire nomenclature.

Les divers auteurs font appel à un grand luxe d'expressions pour permettre de les distinguer plus facilement. C'est ainsi que la sensation que donne au doigt le pouls naturel du foie peut être comparé à celle que donnerait une corde tendue, le pouls naturel du poumon est semblable aux gouttes d'eau qui tombent d'un toit, celui de l'estomac est semblable aux feuilles du saule agitées par le vent, celui du cœur semblable à « l'eau qui déborde ». Même richesse d'images à propos des 27 pouls à pronostic mortel. Il en est qui donnent la sensation de « picotement d'oiseau », de « pois roulant sous la main », de « cordes qui s'effilent », de « battements de flots », de « bouillonnement de marmite », de « frétillement d'une queue de poisson », de « plumes agitées par le vent », etc.

La médecine et les médecins en Chine

Les médecins chinois doivent aussi tenir compte, pour la détermination des affections variées, des diverses parties du visage et de leurs couleurs respectives. Là encore des conceptions spéciales : le nez, par le mucus qu'il excrète, les renseigne sur l'état du poumon ; les yeux, dont l'humeur est constituée par les larmes, leur feront connaître l'état du foie ; la langue fera connaître l'état du cœur. etc.

Mais le pouls est toujours le critérium, la condition *sine qua non* de tout diagnostic exact et de tout pronostic certain.

Suivant les médecins chinois eux-mêmes, il ne faut pas moins de deux années d'études et de pratique pour arriver à une connaissance parfaite des diverses espèces de pouls. Les conditions qui précèdent, le nombre considérable de facteurs dont il faut tenir compte pour les cataloguer à coup sûr, nous portent à croire que ce délai n'est pas exagéré. Je dirai plus, je crois sans peine qu'un cerveau chinois peut seul prétendre s'assimiler une matière aussi indigeste.

Telle est la théorie. Voyons maintenant la façon dont ils ont envisagé les affections pathologiques. Nous savons déjà que tout ce qui a trait aux affections chirurgicales leur est totalement inconnu. Nous ne nous occuperons donc que des maladies d'ordre médical. On a reconnu de tout temps aux Chinois un remarquable esprit d'observation ; et cette précieuse qualité se dévoile tout de suite, dès qu'on entreprend la lecture ou la traduction de leurs vieux ouvrages de médecine. Les maladies y sont décrites avec minutie. Le moindre prodrome, les plus petits symptômes y sont relevés, et on est tout étonné de trouver peints par le menu une foule de signes imperceptibles dont l'apparition éphémère aurait fatalement échappé à des observateurs moins attentifs et moins curieux.

Les descriptions qu'ils donnent des diverses affections sont évidemment beaucoup moins méthodiques que les nôtres : mais certains de leurs développements présentent une clarté et une

La médecine et les médecins en Chine

exactitude qui permettent de les mettre en parallèle avec nos propres observations médicales. Pour en donner un aperçu, prenons par exemple le choléra. Ils lui reconnaissent, comme nous, trois périodes.

« La durée des prodromes, dit l'auteur Céleste, est très variable. Ils apparaissent parfois dix jours avant que l'affection soit déclarée : il ne faut pas les négliger et surtout observer la diarrhée.

(C'est la période de la diarrhée prémonitoire.) Voici maintenant le tableau de la période algide :

« Douleur subite à l'estomac, coliques violentes, soif vive, vomissements de matières analogues à l'eau de riz, fièvre, céphalalgie, yeux égarés, sueurs froides, yeux cerclés de bleu, évacuations de matières semblables à celles des vomissements, peau froide et bleuâtre, crampes aux jambes et surtout aux mollets, extrême prostration, face violacée, cercle bleuâtre autour des ongles, langue violacée, sèche, rétractée, quelquefois délire, hoquet, convulsions, et enfin mort.

Et, si l'affection se termine heureusement :

« Lorsque le malade ne succombe pas, son visage se colore peu à peu, la peau perd sa teinte bleuâtre et reprend sa chaleur naturelle, les émissions d'urine commencent et augmentent progressivement : le malade entre promptement en convalescence.

On peut lire dans Dieulafoy :

« Lorsque le cholérique n'a pas été emporté dans la période précédente, la cyanose disparaît, la peau se réchauffe, la température rectale s'abaisse, la sécrétion urinaire se rétablit, peu à peu les diverses fonctions se régularisent et la guérison survient en quelques jours.

Le diabète (maladie de la soif) avec sa triade symptomatique

La médecine et les médecins en Chine

(polyphagie, polydipsie, polyurie) ; la fièvre typhoïde, la variole, sont fort bien analysés. L'échelle de gravité de cette dernière affection correspond comme chez nous au degré de confluence des pustules. Les diverses phases de l'éruption y sont tracées avec des soins méticuleux. Rien ne leur a échappé non plus parmi les complications : abcès, otites, ophtalmies, paralysies. Et la classification des diverses variétés de variole — d'après la forme des groupes de pustules — est étonnante par la finesse de l'observation.

Les maladies vénériennes, la blennorragie et ses suites : orchite, cystite, ophtalmie purulente, rhumatisme blennorragique même ; les chancres, ces « ulcères rongeurs produits par un virus spécial transmis par contact » ; les végétations, les condylomes, auxquels ils donnent les mêmes noms que nous : « crêtes de coq, choux-fleurs », sont soigneusement étudiés.

Le tableau de la crise d'épilepsie est parfait d'exactitude, mais j'ai été surpris de ne pas y trouver la morsure de la langue au nombre des symptômes. Le chapitre relatif à la pustule charbonneuse pourrait être signé par un auteur moderne. Les symptômes des empoisonnements sont rapportés fidèlement.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de citer tout ce qui pourrait être comparé, au point de vue purement descriptif, à notre littérature médicale. Mais il est intéressant de noter d'ores et déjà que bon nombre de maladies dont la découverte, chez nous, est relativement récente étaient chez les Chinois connues et analysées depuis des milliers d'années.

Et c'est, avec ce que j'en ai dit précédemment, le seul éloge sans réserve qu'il convient de faire de la médecine chinoise.

S'ils observent bien le point de départ, les explications des phénomènes sont enfantines, rudimentaires. Ce sont presque toujours les mêmes causes : ingestion d'aliments trop froids ou trop échauffants, accès de colère, violents chagrins, vent, chaleur, froid,

La médecine et les médecins en Chine

humidité. La variole sort d'un virus du sein maternel ; le fait de s'asseoir sur un lieu humide donne des fleurs blanches. L'épilepsie est le résultat de l'ébranlement du système nerveux produit par un refroidissement subit au moment d'un travail d'inflammation interne. Les écrouelles sont dues à une coagulation en certains points du corps de sang et d'air viciés soit par une mauvaise nourriture, soit par un dérangement d'organes, soit par une suppression de menstrues, etc. L'étiologie, somme toute, n'existe pas.

D'autre part, il existe un grand nombre d'affections que nous ne pouvons reconnaître. Ce ne sont que des groupes de symptômes classés sous la même rubrique, mais relevant en réalité de maladies différentes qu'ils n'ont pu séparer par l'analyse, et pour cause. Ils ne disposaient que de moyens d'investigation absolument insuffisants. Nous avons déjà vu qu'ils ignorent tout de l'anatomie. La physiologie et la chimie leur sont tout aussi étrangères. L'auscultation, la percussion, la thermométrie, les examens au moyen de miroirs des diverses cavités, le microscope, les analyses de sang, de crachats, d'urines ou des divers liquides de l'organisme, l'ensemble de tout ce qui a permis d'arriver aux admirables découvertes des temps modernes leur a totalement manqué. Quoi d'étonnant alors à ce que, par exemple, les différentes affections de l'appareil respiratoire ne soient pour eux que diverses espèces de toux ? Ils en reconnaissent 16 variétés : toux de l'air, du froid, de l'humidité, de la chaleur, du chagrin, de la fatigue, de l'indigestion, de la colère, de la bile, de la sécheresse, du sang, du vin, de la durée, du feu, de la nuit et du temps. Il n'est pas plus surprenant que les affections de l'appareil digestif qui s'accompagnent de diarrhée soient classées sous le nom de diarrhées de l'estomac, de la rate, du gros intestin, de lassitude, des grandes chaleurs, etc. Toutes les maladies de l'appareil circulatoire sont réparties en deux classes : les palpitations et les inflammations du cœur, auxquelles, est-il besoin de le dire, ils n'entendent goutte ; de même qu'ils ignorent tout des troubles qui, pour être décelés, nécessitent des instruments spéciaux : ophtalmoscope, laryngoscope, etc. La

La médecine et les médecins en Chine

médecine chinoise, ne reposant sur aucune base scientifique, ne peut donc être que du pur empirisme, mais cet empirisme, ne l'oublions pas, a quarante siècles d'existence, et il repose, en grande partie, sur l'observation des effets de produits naturels dus à une flore formidablement riche.

Je suppose que c'est cette richesse qui leur permet de ne jamais douter de l'efficacité de leurs drogues. Qu'on ouvre un ouvrage médical quelconque : il n'est pas de maladie qui ne soit curable moyennant un traitement approprié. Le premier traitement ne donne-t-il pas l'effet qu'on en attend ? On en essaye un second, puis un troisième, un quatrième et ainsi de suite. La seule chose sur laquelle les divers auteurs sont muets, c'est la façon dont le malade doit s'y prendre pour attendre sans dommage pour lui qu'on ait découvert le bon.

Nous voici maintenant amenés à nous demander ce que sont les ressources enfermées dans cet arsenal thérapeutique ; disons tout de suite que si on s'en laissait imposer par la première impression que l'on retire de la lecture des textes médicaux chinois, on ne saurait que regretter d'en avoir inutilement feuilleté les pages. Cependant ce serait se montrer injuste envers de vieilles choses qui sont moins méprisables qu'elles ne le paraissent, et ce serait un peu de présomption de notre part de les condamner sans y avoir cherché ce qu'il faut découvrir. Mais pour y déceler cette « substantifique moelle » il faut d'abord les dépouiller de tout ce fatras de pratiques qui tiennent de la magie, de la superstition, ou de croyances basées sur des associations d'idées incompatibles avec notre mentalité. Elles sont légion et il ne peut nous paraître singulier d'en rencontrer pareil ensemble chez un peuple aussi crédule et aussi superstitieux.

En outre de traditions fétichistes proprement dites, que nous ne ferons qu'indiquer ici, les Chinois croient que presque tout ce qui se trouve autour d'eux : plantes, animaux, minéraux, a une vertu curative, et que la nature ou des puissances divines les ont marqués

La médecine et les médecins en Chine

d'un signe qui permet de reconnaître l'usage qu'il faut en faire. C'est ainsi qu'une rubiacée dont la racine est rouge est tout indiquée pour déterminer l'apparition des règles, qu'une granatée à floraison identique doit arrêter les hémorragies. La racine rouge de l'*anchusa tinctoria* restaure le sang des anémiques, pendant que le *Lycopodium hygrometricum*, qui se roule par dessiccation et s'étend par humidité, jouit tout naturellement de vertus aphrodisiaques extraordinaires. Ce sont là des recettes conformes à l'axiome *similia similibus*. Et à ce propos je ne partage pas l'avis de mon camarade Regnault, non plus que celui de MM. Perrot et Hurrier, qui prétendent que les Chinois « emploient couramment l'opothérapie et qu'ils ont eu un bon sens et une logique qui la leur fit trouver bien avant nous ». Je crois qu'il y a là une exagération et que c'est appliquer un bien grand mot à des choses infiniment plus simples. Le fait d'employer des sangsues pour les affections gastriques n'a rien à faire avec la méthode de Brown-Séquard. Je n'ignore pas qu'ils emploient le rein de porc contre des affections où ils croient que le rein est en cause : mais ils emploient concurremment avec lui une variété de haricot noir ; l'association d'idées est suffisamment manifeste pour qu'on comprenne la raison qui les guide dans le choix de ces médicaments.

C'est le même raisonnement qui les pousse également à employer la cervelle de vautour contre les vertiges, dont cet animal est exempt, car il peut voler à de très grandes hauteurs, ou bien un ventre de porc contre toute maladie où ils pensent que le « grand ventre » est gravement atteint. Des malades hospitalisés dans mes salles m'ont demandé cette médication au moins extraordinaire pour des affections très diverses : appendicite, péritonite, troubles abdominaux quelconques. J'ai vu un petit mandarin de la police locale, atteint d'anasarque, qui, en pleine asystolie, me répétait chaque matin que la seule chose qui pourrait le sauver était un ventre de porc. Il l'absorba du reste, et sans succès, car il mourut le lendemain. C'est la guérison par analogie et non une autre considération qui intervient dans ce choix, et s'il fallait appliquer le

La médecine et les médecins en Chine

nom d'opothérapie à ces pratiques, il nous faudrait reconnaître que l'opothérapie existait bien avant Brown-Séguard. Il nous faudrait reconnaître aussi que les préparations de crâne humain contre l'apoplexie, l'épilepsie, la paralysie et les maladies du cerveau en général qui existaient dans notre vieille thérapeutique étaient déjà l'embryon des méthodes de l'avenir. Mais les Chinois, en poussant le raisonnement jusqu'au bout, sont arrivés à employer la viande de canard comme mets léger pour les convalescents parce que le canard flotte sur l'eau, les anguilles de rivières contre les maladies des yeux parce qu'elles ont une vue étonnante, etc.

Il existe toute une catégorie de remèdes dont l'emploi est au moins extravagant : les os de la tête dans la dysenterie, les dents de cheval dans la variole, celles de l'éléphant « cuites à l'eau » dans l'anurie. Les cendres de cheveux, les lombrics, les larves de mouches, les vers à soie, la bave de crapaud ont des indications nombreuses et variées.

Le peuple chinois étant sans conteste le peuple le plus sale de la terre, j'étais bien sûr, avant même d'avoir ouvert un traité de médecine, d'y voir figurer au nombre des agents thérapeutiques tout ce qui peut nous inspirer le plus de dégoût : urine, excréments humains et animaux. L'emploi de ces résidus, bouillis, torréfiés, etc. est multiple et trouve son indication dans une foule de maladies. Mais de même qu'il y a fagot et fagot, il faut bien distinguer : les urines de femmes et d'enfants, employées contre les hémoptysies et la fièvre ou les abcès, n'ont pas les mêmes vertus que celles de l'homme, qui guérissent le mal de gorge. Celles d'âne sont réservées pour les embarras gastriques. La fiente des animaux est regardée comme tonique et reconstituante ; en général les excréments humains, à défaut de vertus apéritives, sont regardés comme drastiques : on les emploie même en macération avec d'autres drogues dans la fièvre typhoïde et les empoisonnements par l'opium et l'arsenic. Les fientes d'oiseau sont des topiques appréciés sur des plaies douloureuses. Le crottin de cheval arrête infailliblement les crachements de sang.

La médecine et les médecins en Chine

Dans ce genre de médicament, l'urine de tigre a sans conteste la première place par ses propriétés toniques sans rivales.

J'ai eu, l'an dernier, à l'exposition organisée à Tch'ong-K'ing, une preuve manifeste de la façon dont cette croyance est ancrée dans l'esprit des indigènes. Parmi les exposants, un Chinois finaud était spécialement venu de Houpé pour y montrer un tigre. Malgré la petite redevance perçue à la porte, les curieux y allaient nombreux ; j'y fus comme tout le monde pour admirer la bête. Le boniment était fini, lorsque tout à coup plusieurs cris s'élevèrent à côté de moi :

— Le tigre urine ! Le tigre urine !

Le propriétaire, électrisé, sursauta et se précipita, paraissant chercher à terre un objet invisible :

— Où est le bol ? Où est le bol ? criait-il.

Mais le récipient destiné à recueillir les précieuses déjections du noble animal n'était pas à sa place habituelle. Quand il l'eut trouvé, le fauve s'occupait autrement. Le patron tout déconfit se lamentait, répétant sans cesse :

— Ko che ! Ko che ! (quel dommage ! quel dommage !)

C'était évidemment pour lui une perte d'argent, la médication étant d'autant plus appréciée qu'elle est plus rare. Mais ce qu'il y avait de vraiment impayable, c'était la tête désolée des bons Célestes qui m'entouraient. Ils avaient vu, la mort dans l'âme, disparaître, bêtement absorbé par le sable, un tonique si réputé, alors qu'il avait à leurs yeux l'inestimable avantage de pouvoir être bu chaud et naturel, comme le bon lait qui sort du pis de la vache.

Avons-nous le droit de rire outre mesure de pareilles pratiques ? Il n'y a pas que les soldats chinois qui aient besoin de boire de l'urine de tigre pour accroître leur audace. Il n'y a pas que les sauvages qui mangent le cœur de l'ennemi pour se donner du courage. Il y a encore les civilisés qui vont avec conviction aux abattoirs boire du sang de taureau, s'imaginant ainsi absorber la

La médecine et les médecins en Chine

force d'un animal invincible. Même à cette heure, il y a moins de distance qu'on ne croit entre la médecine et la magie. N'avons-nous pas encore dans nos campagnes la pratique barbare qui consiste à ouvrir, d'un coup de couteau, un pigeon en deux et à appliquer les parties toutes saignantes sur le front de l'enfant atteint de méningite ? En Belgique et en France, n'existe-t-il pas de nombreuses localités où on fixe des clous et des épingles dans un tronc d'arbre, croyant ainsi se débarrasser d'une affection que l'on communique à l'arbre même ? Ne croit-on pas encore, dans d'autres endroits, qu'il suffit, pour voir s'envoler une maladie, d'attacher solidement à une branche des bouts de corde sur des surfaces ayant été en contact avec le sujet atteint et d'accompagner le tout d'une prière en prenant bien soin de ne plus toucher à aucun des liens fixés sous peine de contracter soi-même le mal ?

Et dans notre France des premiers siècles, qu'était l'art de guérir ? Au treizième siècle, ce sont des moines et même des dignitaires de l'Église qui exercent la médecine avec des simples. Au moyen âge, toutes les villes avaient leurs empiriques : marchands de poudre thérapeutique, barbiers étuvistes, rebouteux qui en savaient autant que les médecins de l'époque. Le sorcier Arnaud Guillaume, qui devait guérir le roi par un seul mot, n'est-il pas appelé auprès du lit de Charles VI ? On ordonne à Louis XI du sang humain. Louis XII, Henri III, Charles V étaient environnés d'astrologues. C'est un empirique qu'on appelle auprès de Louis XIV mourant. La thérapeutique du célèbre Guy-Patin ne peut-elle pas se résumer dans le *clysterium donare, postea saignare, ensuite purgare* du *Malade imaginaire* ! Et n'est-ce pas lui-même qui écrit :

« Les bons et beaux secrets de notre art sont dans les aphorismes et les pronostics d'Hippocrate et la méthode de Galien.

Ambroise Paré est partisan des remèdes « pris des bêtes ». À Richelieu mourant n'a-t-on pas fait avaler de la fiente de cheval ?

La médecine et les médecins en Chine

N'a-t-on pas entouré de cataplasmes renfermant les mêmes ingrédients les jambes enflées de Mazarin ? La fiente d'oie délayée dans un verre de vin blanc était un remède contre la jaunisse, de même que les vers de terre lavés au vin blanc, séchés ensuite et avalés dans une cuillerée de vin. Les cloportes bouillis dans la fiente de bœuf guérissaient les écrouelles. La fiente de chat dans du vin blanc guérissait les coliques. Contre l'apoplexie, l'épilepsie, les convulsions n'avons-nous pas employé l'urine des jeunes gens buvant du vin mêlé à du baume calmant ? Contre la pierre n'a-t-on pas conseillé un mélange d'urine et d'anis ? Pour les douleurs de dents, rien n'était préférable au fait de toucher les gencives avec l'os de la cuisse d'un crapaud ou, chez les enfants, avec du sang de la crête d'un vieux coq.

Nous croyons inutile de pousser plus loin cette fastidieuse nomenclature. Tout comme les Chinois (qui ont évidemment le tort de continuer), nous avons eu aussi nos pratiques superstitieuses et notre thérapeutique ordurière. Nous aurions grand tort de nous baser sur ces seuls éléments pour mal juger des livres qui renferment, à côté de ces détails négligeables, une liste inépuisable, un luxe effroyable de drogues tirées des trois règnes.

Nous ne pouvons que citer les principales et renvoyer, pour la documentation, à l'excellent livre de MM. Perrot et Hurrier.

Dans le règne minéral, ils emploient comme nous le soufre, l'alun, le camphre, plusieurs sels de mercure dont l'un, employé contre la syphilis, est du calomel impur, le sulfate, le sulfure de fer, le sulfate de cuivre, l'azotate de potasse, le plomb, la litharge, etc.

Dans le règne animal, il faut citer les graisses d'animaux, le musc, le miel, la cire, l'axonge, la cantharide, toutes substances qui figurent également dans notre pharmacopée. Enfin, dans le règne végétal, les produits sont si nombreux qu'il n'existe pas, je crois, dans l'empire du Milieu, une plante dont on n'ait pas fait une drogue. Telle racine, tel fruit employé comme médicament par les pauvres est réservé à des usages culinaires par le riche. La plupart

La médecine et les médecins en Chine

des simples dont on fait le plus fréquemment usage sont des diurétiques, des amers, des toniques, des astringents, des reconstituants et des laxatifs. Les Chinois leur reconnaissent des vertus multiples, variées, extraordinaires.

Exemples : Le *Pardanthus sinensis* (Tridacée) est à la fois désobstruant, carminatif, diurétique. Il pénètre le poumon, le foie, la raie, éclaircit la vue, chasse le sang corrompu, arrête la toux, et les vapeurs qui montent. Le *Guatum scandens* a la réputation d'être l'antidote de tous les poisons. Et combien d'autres qui dissolvent les glaires, égayent le cœur, ou apaisent la chaleur des os ou le feu des nerfs.

À côté de plantes qui sont d'un usage courant dans notre thérapeutique (camomille, safran, sabine, colchique, houblon, noyer, ricin, santal, badiane, gingembre, camphre, violette, essence de girofle, lichen, armoise, sureau, huile de chaulmoogra, etc.), il en est une foule que nous ne connaissons même pas et qui ont ici une réputation immémoriale.

Une question intéressante à nous poser est de savoir si, en dehors de ce que nous lui avons déjà emprunté, il y a dans cet arsenal thérapeutique, des produits jouissant d'une réelle spécificité. Quels enseignements thérapeutiques pouvons-nous retirer de cette pharmacopée ? Que pourrions-nous glaner dans cette liste déjà si longue que nous ne connaissions déjà ? Pouvons-nous espérer y découvrir quelques médicaments comparables, par exemple, au quinquina, au salicylate de soude, à la digitale ?

Tous les exemples que j'ai eus sous les yeux, toutes les médications dont j'ai surveillé l'emploi, depuis bientôt trois ans, m'ont laissé la conviction que nous n'avons rien à en espérer. Entre autres médicaments, j'ai notamment essayé tous les anthelminthiques : si j'en ai rencontré qui avaient de l'efficacité, la plupart ne donnaient que des résultats nuls ou incomplets. Notre santonine leur est bien supérieure et du reste ils l'emploient couramment : les charlatans en vendent des préparations toutes

La médecine et les médecins en Chine

faites. Dans des cas de sciatique bien déterminés, c'est en vain que j'ai cherché à voir les effets des formules indiquées dans le *Pen-Tsao-Kang-Mou*. Le diabète est couramment soigné avec une décoction de trois plantes qui ont toutes une teneur très grande en fécule ou en sucre. Qu'y a-t-il contre les maladies du cœur ? Pouvons-nous comparer les résultats de l'emploi de la clématite et du plantain d'eau avec ceux de la digitale, de la caféine, de la spartéine, de l'iodure de potassium ? L'opium est un de leurs meilleurs médicaments ; on sait comment ils en usent.

Loin de moi la prétention d'avoir tout expérimenté ; il faudrait plusieurs années pour cela et disposer de moyens que je ne possède pas. Mais parmi toutes les drogues dont j'ai surveillé les effets, je n'en ai pas trouvé dont l'action soit vraiment remarquable ou réponde aux merveilleuses conclusions indiquées dans les livres. Sans nier les bons effets que donnent parfois les simples, ce que nous appelons les « médicaments de bonne femme », la plupart des drogues chinoises me semblent vivre sur la réputation qu'elles se sont créée chez un peuple qui a le don traditionnel d'attribuer des résultats heureux ou malheureux à des causes qui leur sont absolument étrangères. J'ai eu de ces nombreuses guérisons dans les salles de l'hôpital : il suffisait qu'un jour un malade se sentit mieux, ou plus mal, à son point de vue, pour que l'origine de l'amélioration ou de l'aggravation fût attribuée à un médicament inoffensif qui n'y était pour rien. Souvent même le médicament loué ou incriminé n'était autre que celui qu'ils prenaient tous les jours, mais qu'on leur avait donné à dessein la veille sous une forme différente, alors qu'ils pensaient que la prescription avait été modifiée. Je n'avais pas besoin d'aller chercher dans les livres des mixtures compliquées comme la thériaque et l'orviétan, qui se débitaient à leur époque, par kilos, sur le Pont-Neuf. L'eau sucrée m'a donné des résultats prodigieux.

Je laisse à d'autres le soin de faire les recherches nécessaires pour arriver à la découverte de remèdes qui pourraient s'ajouter à

La médecine et les médecins en Chine

notre liste pharmaceutique déjà bien assez longue. Il ne faut décourager personne. Toutefois on ne peut se défendre d'un léger scepticisme en voyant le *ginseng*, cette merveilleuse et universelle panacée chinoise, échouer piteusement, même lorsque c'est le Fils du Ciel en personne qui, par ordre impérial, l'offre à l'un de ses ministres.

Cette appréciation va sans doute à l'encontre des idées émises depuis longtemps et propagées encore à l'heure actuelle par des hommes ayant la foi robuste qui transporte les montagnes ¹ et dont la mentalité s'est transformée par un trop long séjour en Chine. Ils voient des relations de cause à effet là où il y a simple coïncidence, et aussi des résultats merveilleux là où il n'y a rien du tout. Voici, entre bien d'autres que je pourrais citer, un exemple qui permettra de comprendre comment s'opèrent certaines cures qui tiennent du miracle, et nous sont rapportées avec la plus incontestable bonne foi. Il y a deux ans, je recevais une lettre au sujet d'un missionnaire du Koueitchou, qui s'était cassé la jambe en tombant du haut de sa mule et me demandait conseil. Je répondis, et un mois après, je fus tout étonné de le voir entrer chez moi la démarche alerte. Je m'enquis de l'accident. Avant la venue de ma réponse, il avait fait appel à un médecin chinois qui l'avait rapidement guéri. Une huitaine de jours avaient suffi. Il disait que c'était une cure extraordinaire, moi aussi du reste, et il y avait de quoi. Le malheur est que je voulus voir de près et que du même coup tombèrent toutes mes illusions. Aucune déformation, aucune déviation, aucune trace de cal. La fracture n'avait jamais existé. Si j'avais pu en douter, le récit que me fit le malade de son retour à pied, à sa résidence, aussitôt après l'accident, durant 3 ou 4 kilomètres, sur

¹ De vieux résidents, et non des moindres, m'affirment que 5 à 6 pouls différents existent autour du poignet humain, et que par leur étude, les médecins arrivent à découvrir d'une façon presque certaine le siège de la maladie : poumon, cœur, estomac, cerveau, ou toute autre partie du corps. « C'est ce que, notamment, me disait l'évêque de Canton. Le vénérable prélat a une très grande confiance dans les médecins chinois et avoue qu'à *différentes reprises*, ils lui ont sauvé la vie, alors qu'il était condamné par les médecins européens ». Raquez, *Au pays des pagodes*, Shanghai, 1900.

La médecine et les médecins en Chine

les sentiers abrupts du Koueitchou, m'aurait vite convaincu qu'il aurait été facile, même à un médecin européen, d'aboutir à un résultat si étonnant.

Je connais d'autres guérisons du même genre opérées de la même façon et savamment exploitées par nos confrères Célestes. Mais je crois que rien ne pourra mieux justifier mes affirmations, rien ne pourra donner une idée plus exacte de l'infiltration de l'esprit chinois à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, que cette citation empruntée à un livre bien connu ¹, et à laquelle je ne retrancherai pas une ligne pour lui laisser toute sa saveur :

« Quant à l'acupuncture, on ne saurait en nier l'efficacité. Un témoin oculaire rapporte le fait suivant : un jour un missionnaire tomba presque mort sur une route ; il avait le choléra ; je me rends pris de lui et le trouve presque froid, exsangue, sans connaissance. Deux Chinois lui enfonçaient dans les bras et les jambes des aiguilles en fer à très grosse tête de laiton tressé. Le sang ne sortait pas. Enfin, sous les genoux, on lui introduit une aiguille de plus d'un pouce de long : une gouttelette de sang noir apparaît. L'un des médecin dit alors :

— Il est sauvé.

Là-dessus ils fumèrent une pipe et burent le thé. Le malade ne bougeait toujours pas. Je leur dis :

— Mais continuez donc.

— Soyez tranquille, me répondirent-ils ; le sang est sorti, nous avons le temps.

Impossible de les amener à continuer l'opération. Je brûlais d'impatience. Enfin, après leur troisième ou quatrième pipe, ils recommencent et font de nouvelles piqûres. Au

¹ Mgr Favier, *Pékin*.

La médecine et les médecins en Chine

bout d'un quart d'heure, le malade se dresse sur son séant, comme un cadavre vivant, me regarde et dit :

— Ou suis-je ? Ah, c'est vous ! Je fumerai bien une pipe !

Lui aussi ! Bref, j'ai voulu le rapporter sur une civière à la capitale éloignée de douze kilomètres. Alors mes Chinois de dire :

— Oh ! vous voulez l'emmener ? c'est bien, mais il faudra prendre quelques précautions.

Sans rien ajouter, ils lui enfoncent 4 aiguilles de 8 centimètres de long (je les ai mesurées) autour du nombril, et je le ramenai à Pékin. Pendant toute la nuit il dormit paisiblement, et le lendemain il était complètement guéri.

Ainsi donc voici une cure complète et combien rapide, à l'aide de moyens qui sont à la portée de tous et que les médecins ne connaissent pas encore. Et que penser de ces aiguilles de 8 centimètres de long, aussi sales que possible, qui sont enfoncées dans le péritoine et sans dommage pour le malade ? Tout cela est vraiment merveilleux, si merveilleux qu'en toute impartialité je crois que c'est bien à de tels résultats, « surprenants, s'ils n'étaient stupides », que s'applique la phrase de Matignon citée plus haut.

Et maintenant nous comprenons comment il se fait, d'après le père Huc, qu'

« il n'est pas de missionnaire qui, dans ses courses, n'ait été témoin de quelque fait susceptible d'exciter sa surprise et son admiration ».

Cet exemple en est la preuve. Nous apprécierons comme il le mérite le traitement des cinquante cas de fractures compliquées de broiement qu'il cite et qui furent tous guéris par des emplâtres faits « avec des cloportes, du poivre blanc et une poule pilée toute vivante ». Mais nous l'approuverons complètement de s'abstenir de « citer au sujet de la médecine chinoise un grand nombre de faits

La médecine et les médecins en Chine

très curieux, parce que le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ». Il se serait tenu en effet beaucoup plus rapproché de la vérité en renversant la proposition.

LES MÉDECINS EN CHINE

@

En Chine, la profession médicale est ouverte à tous, la liberté d'exercice complète. Aucun certificat n'est imposé, aucun examen n'est nécessaire. Il n'y a ni écoles, ni hôpitaux, ni études préparatoires. C'est aux malades qu'il appartient de contrôler la science de celui qu'ils appellent. Deux ou trois ans d'études à l'école du village, une longue robe, un profond regard de savant derrière des lunettes d'alchimiste, une vague connaissance des plantes et de quelques décoctions suffisent à la plupart d'entre eux pour affronter la clientèle. Muni d'un bagage de connaissances plus que rudimentaire, l'homme est prêt à tuer ou à guérir suivant les circonstances. En tout cas, traiter les affections dont le diagnostic pourrait mettre en défaut le cerveau occidental le mieux doué ne sera désormais pour lui qu'un jeu.

La profession se transmet souvent de père en fils ; et c'est cette catégorie de médecins ainsi formés qui est le plus en vue, qui a le plus de crédit, la confiance du public étant fonction directe du nombre des ascendants qui ont suivi la même carrière.

Ce n'est pas, comme on serait tenté de le penser, que les Chinois voient là une question d'hérédité. C'est tout simplement parce qu'à leurs yeux la valeur d'un tel homme réside tout entière dans la possession des vieux livres de prescriptions de ses ancêtres. D'autres fois, c'est un lettré dans une situation difficile, qui s'est résolu, faute de mieux, à se faire initier, par un praticien exercé, aux secrets de l'art de guérir. Le plus souvent les choses se passent plus régulièrement : c'est en suivant les leçons pratiques d'un maître que l'on acquiert peu à peu le droit de lui faire concurrence. Enfin parfois on devient médecin comme on devient pharmacien, par un apprentissage et un stage prolongé dans une officine. Quelques hommes de l'art possèdent une boutique, ou une pharmacie, où ils débitent à leur clientèle les drogues qu'ils ont

La médecine et les médecins en Chine

eux-mêmes prescrites. C'est là que se trouvent leurs élèves, là qu'ils leur enseignent, au jour le jour, la pratique délicate de leur profession. L'apprentissage est de trois ans en moyenne. La redevance payée par les disciples varie suivant l'état de fortune de la famille et aussi suivant la réputation que s'est taillée le maître qu'on a choisi. En général le prix demandé est à la portée des bourses les plus modestes : il varie de 10 à 20 ligatures (20 à 40 francs environ de notre monnaie) pour la période de trois années que dure l'apprentissage, les dépenses de la table incombant toujours à la famille.

Les débuts de ces Esculapes en herbe n'ont rien de brillant. Installés dans la pharmacie dès l'heure matinale où s'ouvrent les autres boutiques, ils doivent s'accommoder des besognes qui répugnent aux lettrés, parce qu'elles sont en général le lot de la domesticité ; ils doivent épousseter les meubles, le comptoir, les armoires à médicaments, et maintenir au vernis ce brillant de bon aloi qui indique les maisons huppées. Ils ouvrent et referment fréquemment les nombreux tiroirs pleins d'herbes sèches ou de racines, de fleurs ou de bourgeons, de feuilles ou d'écorces, et s'habituent peu à peu à distinguer les uns des autres les divers produits qui y sont enfermés. La chose la plus importante, le secret capital du métier, au début, c'est d'acquérir le tour de main qui consiste à savoir présenter à la clientèle un paquet de telle façon qu'il paraisse toujours renfermer deux fois plus de drogues qu'il n'en contient réellement : partant de ce principe généralement admis que, plus un médicament est efficace plus il faut en prendre, les bons Chinois sont tout heureux de ces apparences avantageuses et donnent, comme de juste, la préférence aux paquets sortant de chez le bon faiseur. Ce ne sera que lorsqu'ils seront rompus à ce genre de travail que les jeunes apprentis seront peu à peu instruits de la vertu des plantes et de leurs mirifiques secrets. Ce ne sera que le plus tard possible, car le professeur voit déjà en eux des rivaux contre lesquels il lui faudra lutter.

La médecine et les médecins en Chine

Je ne sais si c'est la facilité avec laquelle chacun peut se faire médecin à son gré qui conduit tout Chinois à professer quelques connaissances pathologiques. En tout cas, on serait surpris d'en trouver un seul qui ait la modestie d'avouer qu'il n'y connaît rien. Les vieillards, en particulier, instruits par l'expérience des nombreuses drogues qu'ils ont absorbées, donnent volontiers des conseils et n'hésitent pas, le cas échéant, à prendre la direction thérapeutique d'une maladie. Il n'est pas de hameau qui ne compte deux ou trois de ces demi-lettrés qui, sans vergogne, avec l'audace que, seule, peut donner une ignorance parfaite, se disent experts dans l'art de guérir et très capables de prescrire un traitement, pour une affection dont le diagnostic serait pour un médecin européen de la plus grande difficulté. Le plus fort est qu'ils réussissent toujours à se faire accepter comme tels par l'opinion publique.

Un habitant du village gît sur son lit, n'ayant plus que la parcelle de souffle que lui laisse l'impitoyable phtisie. Le premier rustre qui passera par là déclarera qu'il suffirait d'une décoction soigneusement faite avec des plantes qu'il connaît bien et qu'il a expérimentées maintes fois pour que la cure se produise. Personne ne méprise un tel avis : bien au contraire. Une discussion s'élèvera immédiatement entre les personnes présentes. D'autres se joindront à la discussion ; chacun préconise sa panacée et chacun est bien sûr — et l'affirme bien haut — que, si on lui faisait soigner le malade à sa manière, il ne serait pas long à le remettre sur pied. Ce serait l'affaire de quelques jours, de quelques heures peut-être.

Il est un fait que nous avons constaté maintes fois : c'est que, en général, les Chinois connaissent bien le nom des plantes qui poussent dans le voisinage de leur demeure ; ils n'ignorent pas davantage leurs propriétés. Un missionnaire de la préfecture de Souifou me disait dernièrement que, pendant une excursion qu'il faisait sur le mont Omeï, lieu de pèlerinage bien connu, avec les élèves de son école, tous enfants de 12 à 15 ans, il avait été frappé par le nombre considérable de plantes qu'ils pouvaient nettement déterminer.

La médecine et les médecins en Chine

Mais revenons aux professionnels. Ceux qui, sur le tard, entrent dans la carrière, lettrés pauvres, commerçants faillis, se contentent de parcourir les vieux livres, qui sont, nous l'avons déjà vu, très nombreux et dont l'antiquité fait précisément la principale recommandation. C'est là qu'ils puisent leurs notions de pathologie, là qu'ils apprennent à classer les maladies suivant les causes : froid, chaleur, humidité ; là qu'ils apprennent la façon de les traiter, cherchant moins à se rendre compte de la propriété des plantes qu'ils ordonneront que de retenir par cœur une foule de formules longues et compliquées, destinées, dans leur esprit, à se créer rapidement parmi leur clientèle future une réputation de très grand savant.

Dans un pays si réfractaire à toute idée nouvelle, il n'est pas étonnant que la médecine n'ait toujours été qu'une question de mémoire et de tradition. Outre qu'une espèce de jalousie de métier tient les empiriques chinois éloignés les uns des autres, ils n'ont jamais eu l'idée de se réunir périodiquement pour essayer de résoudre les difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur profession, pas plus qu'ils ne font — est-il besoin de le dire — aucune recherche pour leur propre compte. Ils ne croient pas, ou affectent de ne pas croire à nos découvertes originales, pour lesquelles ils affectent, en général, le plus grand mépris. Et pour justifier l'inertie où ils croupissent depuis des siècles, ils font un raisonnement dont la simplicité est déconcertante.

« Le corps de l'homme, disent-ils, est toujours ce qu'il était autrefois. Des savants doués d'un esprit remarquablement sagace ont étudié les diverses maladies qui frappent le genre humain et transmis à la postérité le fruit de leurs découvertes. Toutes leurs connaissances ont été classées méthodiquement depuis quarante siècles. Cela nous suffit. À quoi nous mèneraient de telles études ? Puisque le corps humain ne s'est pas modifié, pourquoi tenterions-nous de changer quoi que ce soit à des travaux terminés, complets, et que le temps a

La médecine et les médecins en Chine

irrévocablement consacrés ? Nos malades, du reste, se trouvent bien de notre pratique.

Et le fait est que les Chinois, dont j'ai négligé l'opinion au début de cette étude, pour la raison bien simple qu'ils en ont toujours une excellente d'eux-mêmes, nous préfèrent encore leurs empiriques. Est-ce pour leur savoir réel ou pour la science nationale qu'ils sont censés représenter ? Je n'en sais rien. Mais ce que j'ai toujours constaté au Seutchouan, où je suis depuis bientôt trois ans et où les médecins de l'Ancien et du Nouveau Monde sont nombreux, c'est que c'est encore vers le médecin chinois que va, à part quelques exceptions, la préférence de la classe aisée.

Je lisais dernièrement, à propos de l'épidémie de peste qui avait frappé la population chinoise de Packoi, qu'un des agents d'une grande maison française du Tonkin, éduqué et vivant presque à l'européenne, avait d'abord refusé d'être vacciné avec la lymphé de Haffkine, puis, lorsqu'il fut atteint par le mal qui devait l'emporter trois jours après, refusa à nouveau les soins du médecin français et préféra se livrer aux mains d'un charlatan chinois, auquel il promettait 1.000 piastres en cas de guérison.

Les malades qui viennent avec le plus de confiance à nous sont surtout ceux qui sont porteurs d'affections externes et chirurgicales. Il paraît que nos confrères Célestes, ennuyés du succès de nos hôpitaux et de nos dispensaires auprès de leurs compatriotes, vont répétant sur nous les pires calomnies.

Une anecdote d'une originalité comique et dont je garantis la véracité, puisque je la tiens de celui à qui la chose est arrivée, donnera une idée très exacte de la manière dont sont cotés, au plus juste prix j'imagine, par les habitants de l'empire du Milieu, le savoir et les soins du médecin européen. Il y a quelques mois, un de nos camarades rejoignait son poste à Tchentou, capitale de la province. Le hasard le mit, dans une auberge où il s'était arrêté, en présence d'un malade qui, apprenant sa profession, lui fit demander une consultation. Il s'agissait, en l'espèce, d'une plaie de la jambe,

La médecine et les médecins en Chine

qui fut pansée avec toute l'antisepsie désirable. Le pansement terminé, l'homme se leva. D'un geste de vieillard noble, il tira de sa ceinture une pincée de monnaie de cuivre, et, une à une, déposa sur la table 4 sapèques (un peu moins d'un centime) :

— Qu'est cela ? interrogea le confrère un peu interloqué de se voir incompris.

— La juste rémunération de votre travail, répondit le blessé

qui, sans remercier, — car il avait payé, — tourna les talons et sortit aussitôt de l'air satisfait et tout à fait supérieur d'un homme qui ne doit rien à personne.

Tout en disant que notre thérapeutique n'a aucune valeur, qu'elle n'a pas la sanction du temps et qu'elle est bien loin de celle que les textes de l'antiquité leur ont pieusement transmise, les médecins Célestes se mettent parfois en peine de surprendre nos secrets occidentaux. La naïveté des procédés qu'ils emploient dans ce but est la meilleure démonstration qu'on puisse faire de leur profonde ignorance. Le premier Chinois que je vis, lorsque j'eus la charge de l'hôpital français, en 1909, fut un confrère qui, par discrétion sans doute, dissimula sa profession sous la livrée du malade. Il se plaignit, le premier jour, de troubles gastriques ; le lendemain, de rhumatismes ; le troisième jour, il avait eu d'abondantes pertes séminales ; le quatrième, il aurait eu un violent accès de fièvre pendant la nuit... Comme aucun des symptômes dont il se plaignait n'avait été constaté par qui que ce fût, et que chaque jour la maladie de la veille se trouvait être radicalement guérie par la médication que j'avais ordonnée, je m'émus de mes cures, qui me semblèrent trop belles, et je fis faire discrètement une petite enquête. Elle m'apprit bientôt la supercherie du bonhomme, qui pensait qu'il lui suffirait de voir et de connaître le nom des médicaments prescrits dans une maladie déterminée pour pouvoir exercer à son tour à la mode européenne. J'ai enregistré, depuis, des exemples analogues, qui m'ont révélé à

La médecine et les médecins en Chine

diverses reprises l'idée simpliste qu'ils se font, de nos études médicales. Nous ne sommes, pour eux, que des artisans, un peu spéciaux peut-être, mais des artisans tout de même. L'esprit d'un Chinois, toujours porté à croire que sa manière est la seule vraie et qu'elle doit être celle du monde entier, ne saurait séparer notre profession d'un métier manuel quelconque ¹. L'idée que nous pourrions avoir le moindre vernis littéraire l'amuse énormément. Des hommes qui touchent et pansent des blessés, qui auscultent des malades, ne sauraient avoir qu'une intellectualité toute rudimentaire. Et il n'est pas jusqu'à nos infirmiers qui, malgré leur culture très inférieure, ne se jugent, après quelques mois de stage dans nos hôpitaux, au moins aussi instruits que nous-mêmes et mûrs pour la clientèle.

Durant un congé de convalescence que mon confrère allemand alla passer au Japon, un de ses infirmiers chinois n'hésita pas à ouvrir en ville une clinique, où, d'après ses propres renseignements, il fit de très importantes opérations chirurgicales. Je laisse à penser ce qu'elles furent, étant donné qu'il n'a (il est superflu de l'ajouter) aucune notion, même la plus élémentaire, du corps humain. Le cerveau chinois ne s'encombre pas de pareilles futilités ! Toutefois je crois qu'il s'est un peu vanté. Son art et ses hautes qualités opératoires n'ont pas dû avoir, auprès de ses compatriotes, tout le succès qu'il en avait espéré, car il a fermé ses salles de clinique. Mais il a ouvert une autre boutique, une espèce de pharmacie où il vend dans de beaux flacons un produit dont la composition, fruit de ses longues études, est rigoureusement tenue secrète. Sur l'étiquette s'étale celle modeste réclame : « Élixir de longue vie, secret du célèbre Dr Li (c'est de lui qu'il s'agit), préparé

¹ Dans son livre *Dix ans au pays du Dragon*, Matignon raconte avec humour comment, après deux années d'études, un de ses élèves était mieux considéré que lui-même, et comment on son vieux boy, auquel il avait appris les principes les plus élémentaires de petite chirurgie, jouissait dans l'estime de ses compatriotes d'une réputation supérieure à la sienne. Je constatai ici la même chose : mon infirmier est désigné par un vocable au moins toujours égal à celui qui me désigne et souvent même supérieur. À bord des canonnières, le matelot infirmier est appelé le « siao i sing (petit médecin) ». Le port de la vareuse le distingue de son chef de service, dont il aurait sans cela le titre et la considération.

La médecine et les médecins en Chine

dans le but philanthropique de rendre service aux gens des campagnes éloignés d'un bon médecin. » Il en vend naturellement beaucoup, ayant eu le soin d'ajouter sur le flacon que le prix diminue à mesure que l'on en prend de plus grandes doses.

L'unique aide qui m'assiste à l'hôpital est un fruit sec du petit séminaire de la Mission catholique. Son intelligence est médiocre, mais ses prétentions et son orgueil dépassent toute mesure, et il reflète bien, dans sa façon d'apprécier notre médecine, les idées que se fait en général, sur nos diverses sciences, la classe si nombreuse de ces étudiants chinois, prétentieux jusqu'au ridicule, qu'on a surnommés « La Jeune Chine ». À son point de vue, la chloroformisation n'est que le fait brutal de verser quelques gouttes de chloroforme sur une compresse, et le dernier des coolies du Céleste Empire pourrait remplir cet office. Quant à la médecine en général, simple question de mémoire. Savoir les doses, tout est là ; il ne s'embarrasse pas non plus d'études anatomiques. Les Chinois savent tous « à peu près » où se trouvent les organes ; cela lui suffit amplement.

En Chine on reconnaît, comme chez nous, en général, deux classes de médecins : ceux qui s'occupent des maladies internes et ceux qui traitent les maladies externes. Pratiquant l'art dans l'unique but de s'enrichir aux dépens de la crédulité publique, on en voit qui ne craignent pas de se présenter sous ce double titre. Cependant la médaille a son revers. Leur ignorance totale du corps humain les trouve en effet désarmés devant une intervention radicale. La chirurgie leur est absolument inconnue. On ne voit pas, du reste, comment ils pourraient raisonner un diagnostic et de quelle façon ils auraient les moyens d'intervenir. À part quelques cautères grossiers, quelques aiguilles à acupuncture, dont nous parlerons plus loin, l'arsenal chinois n'existe pas. Ils se contentent d'appliquer au hasard des onguents, des pâtes, des pommades, dont tous mes confrères savent comme moi, pour avoir été appelés à les soigner, les résultats parfois désastreux.

La médecine et les médecins en Chine

Suivant les vieux écrits, il y eut cependant en Chine des médecins qui usèrent du bistouri. Le plus célèbre d'entre eux, Houa-to, qui vivait pendant la période des Trois Royaumes, a un nom fameux dans les annales de l'antiquité. La chronique dit qu'au cours de la lutte entre les trois rivaux, l'un des héros du jour fut blessé d'une flèche empoisonnée. La mort s'en serait fatalement suivie, si le chirurgien, appelé, n'avait débridé la plaie, extirpé le trait et lavé la blessure pour en chasser le poison. Un autre guerrier fameux, ayant appris ce succès, l'envoya chercher pour une forte douleur de tête. Houa-to proposa un remède héroïque : l'ouverture de la boîte crânienne. Cette proposition lui fut fatale. Il fut jeté en prison, d'où il ne sortit que pour être décapité. Ses écrits sont parvenus à la postérité, grâce à son geôlier auquel il remit, à défaut d'autre récompense, un gros manuscrit de prescriptions.

Malheureusement Houa-to n'eut pas de successeur et la conception qu'il s'était faite du rôle de la chirurgie demeure sans adeptes. Évidemment la façon dont sa carrière fut interrompue ne pouvait servir d'encouragement.

Qu'ils s'occupent de maladies internes ou externes, la plupart des médecins chinois apportent, dans l'examen de leurs malades, une dignité de manières et une composition remarquables. Le Dr Mac Gowan fait en ces termes le récit d'une consultation donnée par l'un d'eux à l'un de ses domestiques.

« L'examen du domestique fut systématique et parfait. Il le fit asseoir en face de lui et, avec les trois premiers doigts de la main droite, sentit le pouls de la main gauche. La façon dont il fit ceci paraissait des plus comiques, car il faisait mouvoir ses doigts comme s'il jouait sur le clavier d'un piano. Après trois minutes environ de cette pratique musicale, il fit de même pour la main droite. Je lui demandai pourquoi il examinait les deux pouls :

— Ne sont-ils pas exactement les mêmes ?

La médecine et les médecins en Chine

— Non, certainement non, répondit-il. La raison pour laquelle je sens les deux, c'est que je veux connaître le siège de l'affection. Le corps, continua-t-il, est divisé en compartiments : 6 correspondent à la main droite, 6 correspondent à la main gauche.

— Et quel est, demandai-je, le résultat de votre examen ?

— Je trouve que les compartiments du foie et du fiel sont affectés par le froid, d'où fièvre. Le malade a donc besoin de médecine agissant spécialement sur eux.

Nous passâmes alors à une conversation sur la vésicule biliaire, qui, suivant les Chinois, a un rôle très important :

— Quelques hommes, dit-il après réflexion, l'ont très petite ; d'autres, au contraire, très grosse.

— Que vaut-il mieux pour l'humanité, demandai-je ?

— Les petites assurément, répondit-il. Les hommes à petits fiels sont des gens aimables, inoffensifs, qui ne constituent aucun danger pour la société, mais les hommes à large fiel sont audacieux, querelleurs, altérés de sang. Pour les soldats un grand fiel est indispensable.

La politesse m'empêchait de lui donner à entendre que la Chine, en tant que nation, paraissait avoir été lotie, par la nature, d'un fiel particulièrement petit.

Je lui demandai ensuite de m'expliquer la théorie des douze chambres :

— Le corps, répondit-il, est divisé en 12 compartiments. À des heures fixes du jour, le sang se meut dans chacun d'eux. C'est ainsi que pour le cœur, qui est au centre du corps, le sang y pénètre à midi. Tout souffle qui l'atteindrait à ce moment exact lui serait fatal, car c'est la minute où les forces vitales y sont rassemblées. Pour les autres compartiments, le principe est le même, continua-

La médecine et les médecins en Chine

t-il ; mais comme ils sont plus éloignés du centre vital, le résultat d'une blessure, d'un choc, sur chacun d'eux, au moment où le sang y passe, n'est pas aussi sérieux que dans le premier cas.

Cette théorie est fermement crue du public. Aussi trouve-t-on fréquemment des malades qui se plaignent de douleurs internes qu'ils attribuent aux coups qu'ils ont reçus douze ou quinze ans auparavant, au cours d'une bagarre.

Si distingué qu'il soit, si savant qu'il tienne à paraître, le médecin chinois a des prétentions modestes. Il n'est la plupart du temps qu'un pauvre hère, et, à part quelques-uns qui ont, on ne sait trop pourquoi, une très grande notoriété, on peut dire que le métier nourrit à peine son homme. Les concurrents sont si nombreux, les honoraires si médiocres ! Les tarifs médicaux varient suivant la classe des malades, le lieu de la résidence, (quartier à la mode ou suburbain, si c'est à la ville ou à la campagne). Mais, d'une façon générale, une visite à domicile se paye couramment 100 sapèques, quelquefois moins, soit à peine 0,25 fr. de notre monnaie, déduction faite des frais de transport en chaise, qui sont toujours à la charge de la famille du malade. Les rites veulent que l'argent soit remis soigneusement enveloppé dans du papier rouge.

Il n'est personne qui n'ait lu dans les livres publiés sur la Chine que les Célestes, agissant comme toujours à l'inverse des autres peuples, payaient leurs médecins quand ils se portaient bien et supprimaient leurs honoraires dès qu'ils se trouvaient malades. Cette pratique, qui ne serait après tout qu'une façon très intelligente de comprendre le moyen de bien se porter, dans un pays où l'amour de l'argent est poussé à ses extrêmes limites, n'est qu'une légende, tout au moins dans la partie occidentale de cet immense empire qu'est la Chine. À l'instar des médecins européens, qui reçoivent un traitement déterminé des compagnies de chemin de fer, des diverses municipalités ou de syndicats, il y a ici des

La médecine et les médecins en Chine

médecins qui touchent un salaire fixe. Certaines familles ont un médecin attitré, auquel elles assurent le logement, les vivres et une indemnité qui varie suivant le prix qu'on attache à ses services. Ce système ne diffère en rien de ce qu'on appelle chez nous « l'abonnement ». D'autres fois il se passe un vrai contrat entre le médecin et le malade. S'il s'agit d'une maladie grave, la somme à verser fera l'objet d'une sérieuse discussion ; elle est très variable et dépend à la fois de la fortune du patient et du prix qu'il attache à sa vie. Certains nababs chinois offrent de grosses sommes d'argent. En tout cas, il est toujours spécifié que la somme ne devra versée que lorsque la cure aura réellement été faite et qu'elle sera survenue dans les délais convenus. En cas d'échec, le médecin en est pour ses frais. Mais il est bon d'ajouter que, ayant plusieurs cordes à son arc, il ne perdra pas tout, car il se rattrapera en partie sur les médicaments qu'il aura fournis avec une prodigalité d'autant plus grande qu'il se sera aperçu plus vite de l'insuccès probable de ses généreuses tentatives. La quantité de drogues qui entrent dans la composition d'une décoction chinoise atteint parfois un chiffre étonnant. Une vingtaine d'ingrédients constituent la monnaie courante des prescriptions d'un médecin qui se respecte. Parmi les ordonnances que j'ai eues entre les mains, il en est une où il n'entrait pas moins de 53 espèces de plantes. Un missionnaire me disait qu'il avait vu ordonner à un de ses chrétiens une décoction renfermant 70 espèces. Le malade appartenait à la classe de ces gros et bons bourgeois à figure réjouie, qui, malgré leur santé parfaite, et le peu d'illusions qu'ils se font sur les abus de leurs médecins ou apothicaires, se croient toujours obligés de se droguer pour vivre longtemps.

Étant donné le goût du lucre si prononcé chez ce peuple, on est naturellement amené à penser, non sans raison, que l'emploi de formules compliquées provient précisément de ce que très souvent c'est le même individu qui prescrit et qui vend le remède. Devant une avidité trop manifeste, le client se défend de son mieux. Il passe successivement en revue tout ce qui entre dans la

La médecine et les médecins en Chine

composition de sa potion. Dans les familles nombreuses, l'ordonnance passe de main en main. Chacun place son mot, donne son avis et discute âprement sur la valeur de chaque unité. On fait des coupes sévères dans tout cet étalage de thérapeutique ; on taille de-ci de-là, on élague sans pitié tout ce qui est cher, sous le prétexte que c'est du superflu, et l'on arrive, après maintes amputations et résections, à la formule de choix, qui, bien quelle soit très différente de la première, n'est sans doute ni meilleure ni plus mauvaise.

Pris entre le violent dessein de réaliser un gros profit immédiat et la crainte de perdre une clientèle précieuse, le médecin finit toujours par céder et vendre sa marchandise au rabais, car il a l'expérience de ses compatriotes, et il sait bien que s'il tient la dragée haute, on n'hésitera pas à courir s'approvisionner à l'échoppe voisine et qu'un concurrent, trop heureux de profiter de l'aubaine, saurait s'assurer définitivement, par des concessions opportunes, une clientèle inattendue.

Malgré la modestie de leurs prétentions, beaucoup abandonnent une profession si encombrée, préférant une occupation moins considérée, mais se traduisant en espèces sonnantes.

« J'ai eu, dit Matignon, à mon service, comme coolie préposé aux eaux grasses, un confrère, qui trouvait plus lucratif de gagner dans ma maison 5 piastres par mois et non nourri, que d'exercer sa profession. À l'hôpital français du Nan-T'ang, à Pékin, avant mon arrivée en Chine, les sœurs avaient comme assistant un vieux brave homme de médecin chrétien. Je pris sa place, les religieuses continuèrent à utiliser sa bonne volonté... pour baptiser les païens mourants.

À côté de ces déshérités, il est des personnages plus marquants. Il existait autrefois à Pékin — je ne sais si l'institution a survécu — une sorte de collège auquel nous avons donné le nom solennel d'académie impériale de Médecine, dont les membres étaient

La médecine et les médecins en Chine

honorés de privilèges et de marques de distinction par le gouvernement chinois. Ces places étaient réservées en principe aux gens de mérite, mais données en réalité au plus offrant... Il existe encore aujourd'hui des médecins de l'empereur, qui ont un grade dans le mandarinat. J'ignore si leur situation est bien rémunérée ; en tout cas, elle ne va pas sans inconvénients. On sait que l'empereur ne peut être vu par ses médecins et que ce n'est que le poignet de l'auguste malade, passé à travers le trou d'un épais rideau, qu'ils ont le droit de voir et de toucher. Ils doivent, par le seul examen du pouls, arriver au même diagnostic, sans qu'ils puissent discuter ou même se communiquer leurs propres impressions pendant le temps que dure la consultation. Il va sans dire que, pour se mettre d'accord avec la loi inflexible des rites d'abord, entre eux ensuite, les docteurs impériaux vont au-devant des terribles représailles, en se présentant avec une opinion résolument arrêtée à l'avance et irrévocable.

Ils sont aussi responsables du décès du Fils du Ciel, même si la vieillesse en est la cause. En novembre 1908, lorsque trépassa l'empereur Kouang Su, les médecins de la cour furent destitués de leur charge pour incapacité. Toutefois, comme ils n'étaient pour rien dans la mort de leur auguste maître, que la raison d'État fit vraisemblablement mourir à l'heure exacte qu'avait fixée sa tante l'impératrice douairière, le décret de destitution ajoute : « De par notre privilège, nous les maintenons dans leurs fonctions pour leur permettre de racheter leurs fautes. » Si platonique que soit la punition, c'en est une cependant, les blessures d'amour-propre en Chine étant plus particulièrement sensibles que partout ailleurs. Ils ne furent pas du reste, les seuls frappés. Sur la recommandation de plusieurs vice-rois, certains mandarins, très versés dans la thérapeutique chinoise, vinrent du fond de leur province au chevet de l'empereur, pour y apporter le secours de leurs lumières, hélas ! bien inutilement. Le même décret ne les épargna pas davantage et punit leur insuffisance d'une rétrogradation de quatre grades (17 novembre 1908).

La médecine et les médecins en Chine

La loi chinoise qui protège la santé publique en punissant le médecin ignorant n'a pas été abrogée, mais elle reste inappliquée, étant à peu près inapplicable. Comment pourrait-il en être autrement ? L'art de guérir étant entièrement libre, les drogues et les toxiques étant prescrits par le premier amateur venu, il semble a priori bien difficile de savoir, en cas d'accident, à qui incombe la responsabilité. Chaque médecin, du reste, ayant quelque raison de se défier de sa propre science, tâche, dès le début, de mettre sa réputation à l'abri. Dans le but de se ménager des visites ultérieures, il prescrit d'abord des médicaments absolument anodins, s'il est appelé le premier. Mais s'il est appelé à continuer une cure entreprise par d'autres et sans résultat, il se trouve bien à l'aise pour expliquer une aggravation qu'il va jusqu'à prévoir, si elle ne s'est pas produite ; il parle d'abondance, explique la cause du mal, sa marche vers une issue fatale, si on avait persisté plus longtemps à donner des médecines administrées à la légère et sans raison. Heureusement on a fait appel à sa compétence. Il est là ; il va changer tout cela ; qu'on se tranquillise. Si ces méfaits sont réparables et s'il en est temps encore, il les réparera... On l'écoute avec un profond recueillement, et ses prescriptions sont exécutées à la lettre ; mais si, dans les vingt-quatre heures, elles n'ont pas produit l'effet souhaité ou annoncé, on fait immédiatement appel aux lumières d'un troisième, puis d'un quatrième, d'un cinquième, etc., et, si la famille est riche, on épuise rapidement la liste des célébrités locales. En cas d'intoxication, comment découvrir le coupable ? Aussi, s'il se produit une catastrophe, il n'y a jamais de scandale, et c'est le plus naturellement du monde qu'un Chinois, interrogé sur ses antécédents héréditaires, fait souvent, eu parlant de son père, par exemple, celle réponse dont la philosophique indulgence m'a toujours frappé :

— I se lèao (Il est mort guéri).

En bon français lisons : empoisonné par les drogues qu'on lui a données.

La médecine et les médecins en Chine

Quand la science humaine vient à lui faire défaut, le Chinois s'adresse alors à ses dieux, s'il ne l'a pas déjà fait avant. Il m'est arrivé fréquemment de voir, dans certains quartiers pauvres, des femmes sur le pas de la porte ou au milieu de la rue agiter des habits d'enfants et marmotter d'une voix monotone des paroles inintelligibles. J'ai appris que, lorsqu'un enfant est à l'agonie, il est d'usage d'adresser des incantations à l'esprit du petit malade, dans le but de le faire retourner dans le corps qu'il est supposé avoir quitté.

Charlatans

@

À côté de ces médecins à poste fixe, qui représentent la science officielle de ce pays, il y a les irréguliers, les commis voyageurs de la médecine, les forains qui, tout comme chez nous,

...grâce à quelque faconde,
Vont débitant leur drogue, et passent à la ronde
Pour n'avoir point d'égal dans leur adroit métier.

Le charlatanisme, a-t-on dit, est le frère jumeau de la médecine. Si vieux que soit le mot, la chose est bien plus ancienne. Le premier acteur chinois fut celui qui, voici des siècles, monta sur un tréteau et se mit à gesticuler, racontant ou chantant, aux éclats de rire de l'assistance, une histoire plaisante ou un conte burlesque. Point de masque sur sa figure, la sueur et la poussière étaient ses seuls artifices. Mais, la plupart du temps, ce comédien improvisé avait un but : vendre sa drogue. Il est resté de nos jours et il vend, aux carrefours populeux des rues chinoises ou sur la place des petites villes ou des marchés animés, des plantes, des pilules, de la corne de cerf ou des os de tigre, qui guérissent de toutes les maladies les bienheureux acheteurs.

Qui n'a vu sur nos foires et nos marchés ces superbes charlatans qui débitent, au son des cymbales, des discours éloquentes dont ils ne sont point les auteurs ? C'est avec ce bagage littéraire, qui compose

La médecine et les médecins en Chine

toute leur science, qu'ils écoulent à prix d'or leurs produits sans valeur. Le charlatan chinois, lui, est plus modeste ; il n'a pas, comme les nôtres, d'équipage à son service. En fait de musique, il n'a qu'une sonnette, qu'il agite à son arrivée dans les villages où il passe, et c'est sur son dos qu'il transporte de ville en ville ses richesses thérapeutiques. Si, d'occasion, il emprunte une brouette, c'est pour mieux se poser aux yeux de ceux devant lesquels, tout à l'heure, il étalera ses précieux ingrédients, et si sa garde-robe indique, à première vue, qu'il ne nage pas dans l'opulence, néanmoins l'ensemble de l'accoutrement révèle un je ne sais quel cachet aristocratique qui n'est pas sans prestige aux yeux de sa clientèle.

L'habileté du charlatan ne peut pas se déployer partout avec la même ampleur. Il évite autant qu'il peut les villes, où l'esprit des gens est plus développé, et se rabat de préférence sur les campagnes, où l'extraordinaire crédulité du paysan fournit à ses talents un champ d'action presque illimité. Dans les villages, au tintement de sa sonnette, malades et curieux accourent et font cercle. Il a déjà planté son enseigne, un petit drapeau blanc qui indique, en magnifiques caractères, la solidité de sa réputation, et il aligne par terre, avec une symétrie pleine de goût, ses fioles, ses paquets, ses onguents et ses drogues. Quand il juge l'auditoire suffisant, il commence sa harangue tout en allant et venant au milieu du public, tâtant le pouls de l'un, la tempe de l'autre, faisant fonctionner les articulations d'un troisième. Il interroge par-ci par-là, et, alors qu'il y est indifférent, feint d'écouter, l'air prodigieusement intéressé, comme s'il voulait mieux saisir les détails toujours copieux que lui donnent les malades. Une seule chose cependant lui importe : le côté pratique, la vente des médicaments qui le fait vivre. Le charlatan chinois ne se fait aucune illusion ; il compte moins sur la valeur de ce qu'il débite que sur sa faconde et son esprit d'à-propos. Rien n'est amusant comme de le voir opérer. Au cours d'un voyage que je fis l'hiver dernier sur le Yantze, je me souviens d'avoir assisté, dans une sous-préfecture de la province, à une scène de ce genre. Sur la place, au-dessous d'un

La médecine et les médecins en Chine

immense parasol, un individu à mine patibulaire pérorait sur une estrade. À portée de sa main se trouvait une table chargée de flacons, de pilules colorées, de quelques dents d'animaux et d'une petite montagne de paquets. C'était sa spécialité, une poudre d'immortalité fabriquée avec une plante rapportée du Thibet, secret de famille transmis de génération en génération ; une pincée dans une tasse de thé, chaque jour, suffisait pour atteindre l'âge du patriarche. Malgré son éloquence, l'ampleur de ses gestes, le sérieux de son attitude, personne n'achetait. Son petit œil bridé, extrêmement mobile, fouillait parmi l'entourage, très nombreux. Tout d'un coup, il se fixa ; il avait trouvé la victime qu'il cherchait, un gros paysan qui écoutait bouche bée. Il alla le chercher, l'amena près de la table, lui tâta le pouls, lui fit tirer la langue. L'autre, qui jusque-là obéissait comme un automate, pâlit brusquement en apprenant qu'il était plus malade qu'il ne semblait s'en douter, et il ne retrouva ses sens qu'en entendant le charlatan annoncer à toute l'assistance qu'il avait précisément là, tout prêt, le remède capable de le guérir. Déjà des mains se tendaient. Quand je repassai, quelques heures après, le harangueur était encore là, mais le stock de paquets avait disparu et il ne s'occupait qu'à ranger méthodiquement dans une boîte spéciale la recette de la journée.

On reproche à ces gens d'être des chevaliers d'industrie, qui exploitent l'inimaginable crédulité de leurs compatriotes. Il faut avouer que ceux qui s'y laissent prendre y mettent par trop de bonne volonté. Un proverbe bien connu de tous, *mai tsoui pa tze*, qui s'applique uniquement à ces confrères ambulants, signifie : « son boniment fait sa fortune ». En général, ce sont des déclassés, qui ont déjà exercé plusieurs métiers et n'ont réussi dans aucun. Mais s'ils se livrent au jeu et à l'opium, ce ne sont pas pour cela des malfaiteurs ; chez quelques-uns, leur métier est une tradition de famille, et d'autres ne l'ont adopté que parce qu'il faut bien qu'ils vivent.

Et ils ont peut-être sur la science médicale officielle de ce pays un avantage inappréciable : s'ils ne guérissent pas, ils ne tuent pas. Le

La médecine et les médecins en Chine

proverbe *primum non nocere* pourrait être leur devise. Quant à la seconde partie : *deinda curare*, ils ont la sagesse en général de laisser à la nature le soin de la réaliser. La plus grande partie des drogues qu'ils emploient sont inoffensives et leurs pilules ne sont presque toujours qu'une agglutination de farine de froment légèrement aromatisée ou sucrée. Ils ont également, sur l'orgueil stupide de leurs confrères à lunettes, l'avantage de se communiquer leurs recettes, s'ils en ont que, par hasard, ils croient bonnes. Il règne entre eux une grande solidarité. Ils tiennent souvent dans les grandes villes des réunions qu'ils appellent « Fraternité des empiriques ». Partout où ils se rencontrent, ils se traitent de frères et s'entr'aident réellement quand ils sont dans le besoin. Ils ont les défauts de leurs qualités. S'ils sont en fonds, ils s'invitent à des dîners pantagruéliques, qui les obligent à rester plus qu'il ne faudrait dans la même localité pour payer leurs frais d'auberge. Mais s'ils font la noce en famille, ils ont assez de philosophie pour pouvoir jeûner ensuite en particulier sans se plaindre.

Le patron de la médecine officielle est l'empereur Chen-Long.

Celui des médecins ambulants est Io-Wang (médicament-roi). Ce n'est que le surnom donné par la postérité à un docteur du nom de Sun, qui vivait en l'an 960 de notre ère. On lui doit trente volumes, qu'il composa pour expliquer et commenter les découvertes de Chen-Long. Il a été déifié depuis longtemps. D'innombrables temples ont été élevés en son honneur. Un de ses titres est : « le grand Dieu qui préserve la vie ».

La fête des médecins forains est le 28^e jour de la quatrième lune.

Médire des médecins et se moquer de la médecine est un passe-temps familier aux personnes bien portantes. En Chine, c'est, tout comme en Europe, une tradition littéraire. Si, dans certains opuscules, nos confrères chinois sont aimablement raillés, ils sont traités dans d'autres avec peu de ménagements. La Bruyère, Molière et Voltaire ont eu, dans l'Empire Céleste, des précurseurs qui les ont, bien avant eux, criblés de traits d'ironie ou cloués au

La médecine et les médecins en Chine

pilori. À titre documentaire, voici cinq traductions de textes chinois ; les premiers sont tirés d'un petit livre que nous avons entre les mains, et les trois derniers sont extraits du livre bien connu *Narrations populaires* du R. P. Wieger.

I

La honte du laboureur. — Un laboureur, sentant la mort approcher, fit appeler ses enfants et leur tint ce langage :

— Avant de mourir, je veux savoir la carrière que vous voulez suivre. Réfléchissez bien et revenez dans trois jours me donner votre réponse.

Ce délai écoulé, les enfants se représentèrent. L'aîné parla le premier et annonça son désir d'entrer dans la carrière mandarinale. Les deux autres voulaient, l'un être médecin, l'autre pharmacien. Ils avaient à peine exprimé leurs aspirations que le moribond se mit dans une violente colère. S'adressant à l'aîné :

— Pourquoi, dit-il, ne pas vous associer tout de suite à une bande de brigands ? Ce serait plus honorable pour vous, car si les voleurs se moquent du mépris général, les mandarins, malgré leur honteuse cupidité, ont encore l'audace de vouloir se faire appeler les père et mère du peuple...

Et vous autres, demanda-t-il aux deux autres, de quel sang êtes-vous donc pour vouloir embrasser des carrières aussi viles ? Ne savez-vous donc pas que les médecins et les pharmaciens se moquent de la santé des gens et qu'ils s'entendent comme larrons en foire pour les empoisonner ? Allons, il est temps que je meure pour ne pas assister au déshonneur de ma famille.

II

Sur la deuxième traduction on pourrait épinglez celle phrase de La Bruyère : « C'est la nature qui le sauva quand le remède l'aurait

La médecine et les médecins en Chine

fait crever. »

Un riche commerçant en soie jouissait d'une mauvaise santé ; c'est en vain qu'il consultait tous les médecins qu'il rencontrait. Plus il se soignait, plus le mal allait en augmentant. Un jour qu'il se promenait désespéré sur une montagne, il eut la chance de rencontrer un génie auquel il demanda de le guérir.

— Rien n'est plus simple, dit le génie. Cessez de vous droguer et vous guérirez. J'étais autrefois un homme comme vous, Un jour que j'étais malade, on fit venir un médecin. Mais j'avais à peine touché à la médecine qu'il m'ordonna que je tombai raide mort. Depuis cette époque, je tue tous ceux que je rencontre, et si vous en aviez été un vous-même. je vous aurais déjà occis. Suivez mon conseil, c'est le seul moyen que vous ayez de vous tirer d'affaire.

Notre commerçant, rentré chez lui, se hâta de mettre son médecin à la porte. Sa santé, comme par enchantement, devint parfaite presque aussitôt. Il vécut cent ans et plus, ayant ainsi prouvé que les médecins et les pharmaciens ne sont que les destructeurs du genre humain.

III

Le chirurgien. — Un soldat à la bataille fut atteint d'une flèche. Ayant quitté le combat, il pria un chirurgien de le traiter. Le chirurgien examina la blessure et dit à la file plusieurs fois :

— Ce n'est rien (*bis*), c'est facile à arranger (*bis*).

Puis, prenant de grands ciseaux, il coupa la flèche à l'extérieur, au ras de la peau. Cette opération terminée, il demanda ses honoraires. Le soldat dit :

— Une hampe de flèche, qui ne saurait la couper ? Mais dans la chair, la pointe de la flèche, comment la feras-tu sortir ?

La médecine et les médecins en Chine

Le chirurgien, hochant la tête, dit :

— Cela, je ne m'en occupe pas. C'est l'affaire du médecin interne ; donne-moi mes honoraires que je puisse m'en aller.

IV

Le spécialiste en bosses. — Il y avait un médecin qui continuellement se faisait fort de guérir les bossus.

— Leurs reins fussent-ils courbés comme un arc, disait-il, cela ne fait rien. S'ils m'invitent à aller les voir, en une seule séance ils seront guéris, et je garantis que leur épine dorsale sera tout d'un coup droite comme la tige d'un pinceau.

Un bossu, ayant entendu ce boniment, le crut vrai et pria le spécialiste de se mettre à le traiter. Le médecin chercha deux morceaux de planche. Il mit un des morceaux par terre et fit étendre le bossu sur le dos de celle planche. L'autre morceau, il l'appliqua par-dessus. Puis il serra étroitement les deux planches avec des cordes. Le bossu ne cessait de pousser des cris de douleur, disant :

— Je souffre à mourir. Assez comme cela, je ne veux plus être traité.

Le médecin, feignant de ne pas entendre, continuait de serrer avec vigueur. Bientôt les bosses furent redressées ; mais quand on relâcha la corde, la vie du patient était aussi éteinte. Les parents, empoignant le médecin, se disposaient à le battre. Le médecin dit :

— Ah ! pourquoi me frapper ? Ma spécialité est de redresser les bosses. Qu'ils meurent ou non, cela ne me regarde pas.

V

Le médecin. — Un jour, le roi des enfers tomba malade. Vite il chargea les lutins d'aller lui appeler un bon médecin. Les lutins

La médecine et les médecins en Chine

demandèrent :

— A quel signe pourrions-nous reconnaître parmi les médecins lequel est le bon ?

Alors Yen-Wang leur donna cette instruction :

— Choisissez celui à la porte duquel il y aura peu d'âmes vengeresses ; ce sera un bon médecin.

Les diabolins allèrent aussitôt chercher sur toute la terre. Ils vinrent à la porte d'un médecin, mais voyant que les âmes des victimes l'assiégeaient par troupe, attendant l'occasion de se venger, les lutins allèrent ailleurs. Arrivés à une autre porte, ce fut la même chose. Après avoir, à la file, cherché pendant plusieurs jours, ils trouvèrent une maison à la porte de laquelle ne se tenait qu'une seule âme inapaisée. Les lutins tout joyeux dirent :

— Enfin nous y voilà ! Enfin nous avons pu trouver un bon médecin : vite, invitons-le à aller aux enfers.

Et aussitôt, ils l'amenèrent en présence de Yen-Wang. Yen-Wang dit :

— Avez-vous trouvé un bon» médecin ?

Les lutins dirent :

— Nous avons trouvé ; nous avons cherché, à la file, pendant plusieurs jours ; à toutes les portes les âmes se tenaient par tas et amas. C'est seulement à la porte de celui-ci qu'il n'y en avait qu'une.

Alors Yen-Wang demanda au médecin :

— Ta doctrine médicale, comment est-elle si bonne ?
Pendant combien d'années as-tu exercé la médecine ?

Le médecin dit :

— Je ne fais qu'apprendre la médecine.

Yen-Wang repartit :

La médecine et les médecins en Chine

— Tu ne fais qu'apprendre et déjà tu fais si bien ?
Combien as-tu traité d'hommes ?

Le médecin dit :

— Je n'en ai encore traité qu'un.

À peine Yen-Wang eut-il entendu celle réponse qu'il se fâcha :

— Eiah ! cria-t-il, tu n'en as traité qu'un et il en est mort un ! Si je te renvoie à la lumière, combien d'hommes tu extermineras ! Lutins, vite, qu'on me le jette dans le chaudron d'huile bouillante.

Suivant les croyances chinoises, le septième enfer, dit *Enfer de l'huile bouillante*, est en effet réservé aux médecins coupables. Étant jugés d'après le nombre des morts qui surviennent dans leur clientèle, il est fort à craindre pour eux qu'ils ne s'y retrouvent presque tous après leur mort.

@